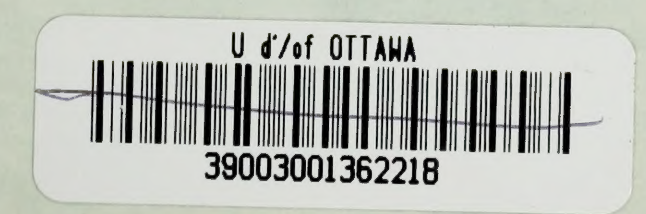
Reiset

La Vraie Théroigne de Méricourt.



LA VRAIE

THÉROIGNE DE MÉRICOURT

PAR

LE VICOMTE DE REISET

PARIS

LE CARNET
36, rue Vaneau, 36.

ÉMILE-PAUL
100, Faubourg-Saint-Honoré.

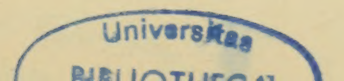
1903



Tiré à 60 ex. num.

LA VRAIE

THÉROIGNE DE MÉRICOURT



Tiré à 60 exemplaires numérotés.



LA VRAIE

THÉROIGNE DE MÉRICOURT

PAR

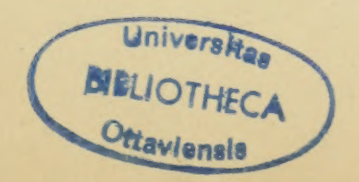
LE VICOMTE DE REISET

PARIS

LE CARNET
36, rue Vaneau, 36.

ÉMILE-PAUL
100, Faubourg-Saint-Honoré

1903





Théroigne de Méricourt.

D'après un dessin aux trois crayons de Danlou (appartenant à M. le vicomte de Reiset).

LA VRAIE

THÉROIGNE DE MÉRICOURT [1]

A chacune des époques de notre histoire, on voit apparaître quelque figure de femme souriante ou tragique, qui semble personnifier les événements auxquels elle a été mêlée et dont elle est devenue l'héroïne ou la victime.

Après la période de la Fronde et la Grande Mademoiselle, c'est la douce La Vallière, celle-là même dont *La Carmélite* nous peint chaque soir, à l'Opéra-Comique, la touchante aventure, qui nous apparaît, embellissant de son charme mélancolique et doux les premières années du règne de Louis XIV; puis, c'est l'altière Montespan, dont le seul nom suffit à évoquer devant nos yeux éblouis les splendeurs de la Cour du grand Roi au faîte de sa toute-puissance! C'est la marquise de Parabère, dont le souvenir reste attaché « au temps joyeux de la Régence » dont parle la chanson; enfin, viennent la Pompadour et la du Barry, qui sont l'image même de ce XVIIIe siècle, d'une corruption si charmante et d'une si spirituelle et délicate séduction!

Avec le vertueux roi Louis XVI, on voit cesser brusquement

(1) Sources : *Théroigne de Méricourt*, par Goncourt (*Portraits du* XVIIIe *siècle*). — *Précis historique sur la vie de Théroigne de Méricourt*, 1790, Bibliothèque nationale. — Georges Duval, *Souvenirs de la Terreur*. — *Annales* de la Société pour la conservation des Monuments historiques de la province de Luxembourg, en 1852 : Notice sur *Théroigne de Méricourt*. — *Les Girondins*, par Lamartine. — *Les Femmes de la Révolution*, de Michelet. — Marcelin Pellet, *Théroigne de Méricourt*. — Procédure du Châtelet (Archives nationales). — *Théroigne de Méricourt, dite la belle Liégeoise*, par Fürs (*Bulletin* de la Société scientifique de Limbourg, 1854). — Léopold Lacour, *Trois Femmes de la Révolution*. — *Les Sabbats jacobites*. — *Les Actes des Apôtres*. — *Correspondance de la Cour*. — La grande *Encyclopédie*. — *Biographie générale*, de Didot. — *Biographie universelle*, de Michaud. — *Traité des Maladies mentales*, du Dr Esquirol. — *Théroigne de Méricourt*, par le vicomte de V. Y. (Lamothe-Langon). — *Journal de la Cour et de la Ville*, 1791.

le règne des favorites, et c'est la reine Marie-Antoinette qui, désormais, apparaît au premier plan dans cette aimable Cour de Versailles, restée insouciante et légère malgré les orages grondant à l'horizon.

Lorsque viennent les heures sombres de la Révolution, parmi les tristes héroïnes de ces journées d'épouvante, il est une étrange figure de femme qui semble se détacher pourtant au milieu de toute cette fange, figure à la fois terrible et troublante, qui, malgré l'horreur qu'elle inspire, nous attire et nous retient : c'est Théroigne de Méricourt.

Sans doute, en voulant mettre à la scène l'histoire de la belle Liégeoise et nous raconter son aventureuse existence, M. Paul Hervieu a pu largement user de son droit d'écrivain, en donnant libre cours à son imagination pour grandir son sujet et élargir son cadre en idéalisant son héroïne, sans rester rivé à l'histoire. Notre rôle ici doit être tout autre; tous nos efforts doivent tendre à nous écarter le moins possible de la vérité historique, et nous n'avons qu'à examiner, sans parti pris, à l'aide de documents authentiques, quelle a été la vie réelle de cette curieuse personnalité dont la destinée a été si bizarre et si tragique.

Anne-Josèphe Terwagne naquit en 1762, de Pierre Terwagne et de Marie-Josèphe Lahaye, au village de Marcourt, dans le Luxembourg belge. Elle avait deux frères plus jeunes qu'elle et appartenait à une famille aisée, quoique modeste. Le père exerçait la profession de cultivateur et de commerçant; mais en 1767 la mère vint à mourir et, six ans plus tard, en 1773, Pierre Terwagne se remariait à une toute jeune femme, Thérèse Ponsard, née en 1750, de vingt ans plus jeune que lui.

Anne-Josèphe, la future héroïne de la Révolution, était alors âgée de onze ans et donnait déjà, malgré son jeune âge, les signes de l'intelligence la plus vive. Il est probable qu'elle vit s'accomplir sans plaisir cette seconde union, et ce fut sans regrets qu'elle quitta la maison paternelle pour entrer au couvent de Robermont, où allait se faire son éducation. Sa naissance roturière lui aurait assurément fermé les portes de l'aristocratique demeure, mais l'abbesse, qui se trouvait sa parente, leva tous les obstacles, et la jeune Terwagne fut élevée dans la communauté, avec les filles de noblesse de toute la province. Cette fréquentation et cette éducation raffinée, si peu conformes à sa

situation sociale, contribuèrent grandement, à sa sortie du couvent, à lui faire prendre en dégoût la maison paternelle. Sa belle-mère, qui devait avoir neuf enfants de Pierre Terwagne, lui avait déjà donné deux fils en trois ans. Mal disposée pour cette belle-fille presque de son âge et devenue étrangère à son langage et à ses habitudes, elle ne fit rien pour lui adoucir les difficultés de la vie commune, et la plus complète mésintelligence ne tarda pas à s'établir entre les deux femmes. Combien de temps la jeune fille habita-t-elle Marcourt et resta-t-elle auprès de ses parents, c'est ce qu'il est bien difficile d'établir d'une façon précise, tant les biographes de la belle Liégeoise ont varié dans leurs affirmations touchant cette période obscure de son existence. Si l'on s'en rapporte à un pamphlet paru en 1790, ce serait sa belle-mère elle-même, débauchée et vicieuse, qui l'aurait vendue, à quinze ans, à un vieux baron allemand, son ancien amant. D'après Lamartine, au contraire, Théroigne aurait été la victime d'un jeune gentilhomme belge, qui l'aurait abandonnée après l'avoir séduite, et dont le château, situé sur les bords du Rhin, se trouvait tout voisin de sa demeure. C'est cette même légende qu'a adoptée Lamothe-Langon dans le roman de pure fantaisie qu'il a écrit sur la trop fameuse héroïne; mais cette hypothèse est d'autant moins probable que Marcourt est situé sur l'Ourth et non sur le Rhin, éloigné de près de 30 lieues, distance un peu longue pour établir une intrigue.

La version des Goncourt, qui veut que la jeune fille soit entrée en service dans un village du Coudroz, où elle aurait été enlevée par un Anglais, ne paraît pas appuyée par des documents plus certains.

Ce qui est le plus vraisemblable, c'est que Théroigne, triste et malheureuse dans son intérieur, chercha au dehors des consolations que sa beauté lui rendait faciles, et que sa belle-mère fut heureuse de provoquer un scandale ou un éclat pour la forcer à s'éloigner. Il est à peu près certain que ce fut en Angleterre qu'elle se réfugia, et qu'elle devait, à ce premier voyage, être âgée d'environ dix-sept ans. D'Angleterre, elle vint à Paris où on la retrouve, en 1785, la maîtresse du marquis Doublet de Persan. Elle a quitté son dur et vulgaire nom d'origine pour en prendre un de son choix, plus sonore et plus approprié à sa nouvelle condition.

Désormais, Anne-Josèphe Terwagne a fait place à « Lambertine Théroigne de Méricourt ». La transformation est complète, et la petite paysanne est devenue une beauté à la mode. C'est une femme superbe, aux cheveux châtains, aux yeux grands et bleus, à la physionomie mobile, à la tournure élégante ; Georges Duval, dans ses *Souvenirs sur la Terreur*, nous la dépeint sous les traits les plus séduisants : « Grande et mince, elle avait une taille fine qui eut pu tenir dans les dix doigts, et si ses traits n'étaient pas ceux de la Vénus de Praxitèle, en revanche, elle avait un minois chiffonné, un air malin qui lui allait à ravir, un de ces nez retroussés qui changent la face des empires..... »

La maîtresse du marquis de Persan, riche de ses libéralités, menait la haute vie, luxueusement installée rue de Bourbon-Villeneuve, menant grand train et grand tapage, provoquant l'admiration chaque fois qu'elle paraissait en public, dans les théâtres ou dans les fêtes, éblouissante de jeunesse et étincelante de diamants. Pourtant, elle n'avait pas abandonné Londres, théâtre de ses premiers succès, et, fréquemment, elle se rendait en Angleterre où elle portait généralement le nom de comtesse de Campinados, en souvenir de son pays, la Campine belge.

Ce fut à l'un de ces voyages que, lasse de cette vie de scandale et de débauche, Théroigne crut pouvoir effacer ce passé retentissant par une nouvelle existence entièrement consacrée à l'art et au travail ; elle s'éprit soudainement de musique, et son esprit inquiet crut avoir définitivement trouvé sa voie.

Le chanteur italien Tenducci, alors à Londres, n'était pas étranger à cette transformation si subite et si complète. Hantée par l'idée de devenir une cantatrice fameuse et de s'assurer ses savantes leçons, elle amène avec elle à Paris le précieux professeur, et rien ne va lui coûter désormais pour réaliser coûte que coûte ce rêve étrange de succès et de talent !

On a raconté que la belle Liégeoise, dans ce brusque revirement, n'avait obéi qu'à un caprice inspiré par le célèbre soprano ; on oublie qu'à cette époque Tenducci était quinquagénaire, affreux, brutal, grossier, et en outre castrat, ayant toutes les qualités requises pour figurer dignement à la chapelle Sixtine. Si disgracié par la nature que fût son professeur,

elle le choisit pourtant comme compagnon de voyage, lorsque, congédiant définitivement ses admirateurs, elle se mit en route pour l'Italie où l'appelait un engagement plus ou moins chimérique et où elle allait perfectionner d'une manière plus complète son éducation musicale. La belle repentie ne partait pas sans ressources, elle emportait de l'or et des diamants en grand nombre, et une rente viagère de 5,000 livres, consentie jadis par M. de Persan, devait la mettre à l'abri du besoin.

Bonne fille, oublieuse de ses griefs d'autrefois contre les siens, elle s'était souvenue que ces derniers n'étaient point riches et elle avait recueilli deux de ses frères, qui l'accompagnèrent dans ce voyage. Ses lettres adressées à M. Perregaux, son banquier et son ami, nous montrent qu'elle s'inquiète de leur situation et qu'elle a sans cesse à cœur d'assurer leur avenir. Pendant tout le temps de son séjour à Gênes, elle s'en occupe activement : l'un d'eux étudie la peinture, l'autre se destine au commerce. Un procès avec le Tenducci, quelques déboires peut-être au théâtre, la dégoûtent un peu de la musique, et elle ne se montre point cruelle pour le marquis Durazzo, qui l'a accueillie à Gênes avec enthousiasme et lui fait fréquenter la meilleure société. Lorsqu'elle revient en France, en 1789, sa renommée n'a fait que grandir. Mais les événements se sont précipités pendant son absence, les États généraux ont été convoqués, et quand elle rentre à Paris, après avoir traversé l'Allemagne, elle trouve la ville en rumeurs, bouleversée déjà par la Révolution, qui éclate menaçante. Dès lors, c'en est fait à tout jamais du grand art et de la musique, elle se grise des grands mots de liberté et d'égalité, qui sont dans toutes les bouches, et son esprit versatile et mal équilibré s'exalte devant l'avenir de bonheur et de félicité qu'on fait miroiter à ses yeux.

Durant son séjour en Allemagne, elle avait fréquenté le Prussien Clootz, qu'on a appelé « le philosophe du genre humain »; celui-ci l'avait recommandée à Mirabeau, et, chez lui, elle rencontra Pétion, Sieyès et Barnave, et tous les chefs avoués ou secrets du mouvement révolutionnaire. Dans ces dangereuses fréquentations, sa tête s'égare ; dès les premiers jours, elle est dans la rue, « consacrant sa beauté à servir d'enseigne à la multitude »; on la voit vêtue, en amazone, d'une longue casaque

de soie rouge, coiffée d'un chapeau retroussé à panache, des pistolets à la ceinture et le sabre au côté.

Fièrement campée sur son cheval, elle se mêle à tous les groupes et assiste à tous les mouvements populaires. Elle est au Palais-Royal aux côtés de Camille Desmoulins, et s'élance au premier rang, lorsque l'on force les grilles des Invalides pour enlever les canons. La première à l'assaut, elle monte sur les tours de la Bastille, et un sabre d'honneur lui est décerné sur la brèche; c'est, comme l'a si bien dit Lamartine, « la Jeanne d'Arc impure de la place publique ».

Si elle prit une part active à ces premières émeutes, il est moins certain qu'elle joua un rôle dans les sanglantes journées d'octobre. Quelques historiens se sont plu à la montrer marchant sur Versailles avec les bandes de Maillard, puis à la tête d'une troupe d'assassins envahissant le palais de Versailles et pénétrant, le sabre à la main, dans la chambre de la Reine. On l'a montrée également pendant ce tragique retour de la famille royale aux Tuileries, chevauchant à la portière du carrosse de Louis XVI et de Marie-Antoinette, à côté de l'homme à la grande barbe, de Jourdan Coupe-Tête.

Tout cela n'a point été prouvé; la procédure du Châtelet, établie pour informer sur les attentats de ces journées, ne contient pas une seule fois son nom.

A cette même époque, elle habite rue du Bouloy, à l'hôtel de Grenoble, et c'est chez elle que se réunit le « Club des Amis de la Loi », fondé par le mathématicien Romme, l'auteur du calendrier républicain et le fondateur du culte de la déesse Raison. Son salon devient le rendez-vous des hommes politiques les plus en vue, qui, chaque jour, se rendent chez elle; on y voit défiler Mirabeau et Barnave, Sieyès et Danton, Saint-Just, Robespierre, Pétion de Villeneuve, Maillard et Camille Desmoulins. Plusieurs sont ses amants, car elle n'est avare ni de ses biens ni de sa personne, et ceux qui restent insensibles aux charmes de sa figure sont attirés par les grâces de son esprit délié, qui s'est affiné au contact des hommes célèbres qu'elle a fréquentés.

Cependant, malgré le rapport de Chabrout, déposé à l'Assemblée nationale pour refuser l'autorisation de poursuivre Mirabeau et le duc d'Orléans, des dénonciations arrivent, l'accusant



Théroigne de Méricourt.
Dessin de Devritz, 1845 (appartenant à M. le vicomte de Reiset).

d'avoir pris part aux journées d'octobre et d'avoir corrompu le régiment de Flandres en distribuant de l'argent aux soldats et en leur amenant des filles pour les détacher de la cause royale. Veytard, le curé de Saint-Gervais, déclare avoir distingué, à la nuit tombante, une femme vêtue de rouge comme elle l'est d'ordinaire, parcourant les rangs des soldats du régiment de Flandres rangés sur deux lignes dans l'avenue de Paris, à Versailles, et tenant une corbeille « où ils prenaient de petits paquets »... Théroigne est prévenue qu'une prise de corps va être décrétée contre elle, et, au mois d'août 1790, elle quitte Paris et part pour Liège, où elle va essayer de soulever le pays. Elle rentre dans sa patrie en triomphatrice ; elle est, dit-elle, chargée d'une mission politique et se vante d'avoir arrêté la Reine dans la nuit du 6 octobre, au moment même où elle essayait de s'enfuir. Grisée par ses succès, son zèle n'a point de bornes, elle enseigne des chansons patriotiques aux jeunes paysans que sa beauté électrise, et fanatise par ses discours révolutionnaires la jeunesse des environs. Le baron de Sélys lui-même, sur les terres duquel Terwagne, le père, a longtemps vécu, fait une réception fastueuse, dans son château de Fanson, à la fille de son ancien vassal, dans l'espoir de se ménager son appui. Bientôt, tout le pays de Liège est en ébullition ; mais les Autrichiens s'indignent, s'inquiètent de voir l'insurrection grandir dans tout le Brabant et, las de se voir bravés chez eux, se décident à y mettre bon ordre. Dans la nuit du 15 février 1791, la ferme de la Boverie, habitée par la belle Liégeoise, est cernée par les soldats de l'Empereur, et Théroigne, enlevée brusquement, est emmenée en Tyrol où on l'enferme dans la forteresse de Kuffstein ; mais Léopold ne l'y laisse pas longtemps. A Vienne, où elle a été conduite, elle supplie et elle intrigue ; l'Empereur, cédant à ses instances, consent à la voir, et elle sait si bien plaider sa cause, qu'il lui rend la liberté en l'exilant d'Autriche et en lui remettant 600 florins pour ses frais de voyage. Théroigne accourt de nouveau à Paris. Sa captivité est un nouveau titre à la faveur populaire, et l'enthousiasme que partout elle excite bientôt ne connaît plus de bornes. Chaque jour, elle se rend aux Jacobins ou aux Cordeliers et, là, elle fixe tous les regards. Souvent elle monte à la tribune, et, dans son langage incorrect, où le wallon se mêle au français, elle

harangue le peuple, auquel elle décrit longuement ses persécutions et ses malheurs. Jointes à sa beauté, son éloquence persuasive, sa mimique violente et hardie électrisent l'auditoire, qui pousse des cris de rage et de colère. Théroigne est exaspérée contre les agents de la Reine, qu'elle accuse de l'avoir livrée, et chacun demande vengeance et justice pour cette infortunée victime de la réaction!

Théroigne est portée aux nues, c'est « la Muse de la Démocratie », et aucun terme n'est trop fort dans les feuilles publiques pour peindre le pouvoir de ses charmes. Si elle paraît, c'est « la plus jeune des Grâces parcourant les bosquets d'Amathonte », et, lorsqu'elle prononce une parole, c'est « Vénus empruntant le langage des Muses ». Elle s'est installée rue de Tournon; on la voit, aux acclamations de la multitude, déposer une motion aux Cordeliers, pour demander l'érection d'un palais de la représentation nationale sur le terrain de la Bastille, à l'aide d'une souscription publique; et elle est la première à donner l'exemple en se dépouillant de ses bijoux. Quelques semaines plus tard, c'est elle encore qui, avec le peintre David, organise, le 15 avril, une fête colossale en l'honneur des rebelles du régiment de Châteauvieux : une représentation de gala et un dîner de cent couverts au Petit-Trianon, qu'elle préside comme dans une apothéose, sont la revanche du fameux banquet des Gardes du corps.

Mais si les feuilles révolutionnaires chantent chaque jour ses louanges et la représentent comme l'image même de la Liberté, c'est un déchaînement de pamphlets et de libelles dans la presse royaliste. On ne tarit pas de moqueries contre cette courtisane que les sans-culottes ont pris pour Egérie, et qui incarne en elle l'âme même de la Révolution. *Les Actes des Apôtres*, dirigés par le journaliste Suleau, publient une plaisante parodie du *Cid* sous le titre du « Triomphe de la Démocratie », où elle est bafouée à chaque ligne; puis, c'est *La Chronique du Manège*, qui annonce « l'accouchement en pleine tribune de Mlle Théroigne, d'un enfant aux trente-six pères ». On répand à foison les feuilles des *Sabbats jacobites* où, dans « L'Intermède civique », on dépeint « le boudoir de Mlle Théroigne ». On l'y montre dévêtue, « entre son pot de rouge et son peigne à chignon ». Une autre satire la loge rue « Trousse-Vache » et on ne l'appelle que « Dulcinée Friquet Théroigne de Mère-y-court ».

Le Petit Gauthier s'efforce même de lui faire une réputation de laideur, et la plaisanterie la plus répandue, qui se renouvelle sans cesse, est celle de sa liaison avec le député « Populus ». C'est une fiction plaisante pour dire qu'elle appartient à tout le monde, et c'est vainement qu'elle objecte qu'elle ne le connaît même pas, ce député du bailliage de Bourg-en-Bresse, bossu, presque sexagénaire, qui mène la vie la plus tranquille et la plus modeste.

Tous ces quolibets incessants et toutes ces sanglantes ironies portent sa rage et sa fureur à son paroxysme, son esprit s'égare de plus en plus, sa violence ne connaît plus de bornes, elle ne rêve plus que sang et que vengeance : elle essaie d'armer les femmes, dont elle veut l'émancipation la plus complète, et, au 30 juin, elle commande le 3e corps de l'armée des faubourgs. A la tête de la horde qui envahit les Tuileries, elle s'élance dans le palais dont elle renverse les grilles et pousse elle-même une des roues du canon qu'on hisse jusque dans la salle où l'infortuné monarque est forcé de comparaître.

La courtisane de jadis s'est changée en une furie sanglante, et le meurtre de Suleau, dans la matinée du 10 août, vient porter à son comble son horrible célébrité.

C'est le matin du 10 août, et Théroigne, qui se rend à la section des Feuillants, vêtue d'une veste bleue, la cocarde nationale à son chapeau rond orné de plumes tricolores, deux pistolets à la ceinture et le sabre au côté, apprend que Suleau vient d'être arrêté avec deux gardes du corps déguisés et toute une troupe de royalistes.

Non seulement Suleau, qui a embrassé le dogme de la monarchie, est à ce titre son adversaire politique, mais c'est encore son plus mortel ennemi personnel.

C'est lui qui, l'esprit toujours en éveil, déverse chaque jour sur sa tête le flot de ses cruels sarcasmes et de ses pamphlets outrageants, où elle est traitée de prostituée et où on lui conteste jusqu'à sa beauté et sa jeunesse. Elle voit sa vengeance toute prête, et cette minute qu'elle attend depuis des mois, elle n'a garde de la laisser échapper. Les prisonniers sont là, presque à portée de sa main, il faut qu'on les lui livre. Elle les réclame à grands cris, excitant sans relâche la populace qui l'entoure et qui pousse des clameurs de mort. C'est en vain que le commis-

saire de la section, monté sur un tréteau, essaye de calmer la foule hurlante, Théroigne le renverse et le remplace, les portes sont enfoncées, et les malheureux, entraînés dans la cour, sont successivement égorgés. Le tour du malheureux Suleau arrive, il est décidé à vendre chèrement sa vie qu'il expose si vaillamment et si gaiement chaque jour; sa beauté et sa bravoure en imposent à l'horrible bande, peut être va-t-il échapper... Théroigne, qui ne l'a jamais vu, se le fait désigner par une plieuse de journaux des *Actes des Apôtres*, que le hasard a amenée aux Tuileries; elle le saisit au collet, et tandis qu'il lutte en désespéré contre cette troupe de massacreurs qui le renversent et le piétinent, elle lui plonge à deux reprises son sabre dans la poitrine.

Les Marseillais lui décernèrent une couronne après cette journée sanglante.

C'est à cette époque qu'on s'accorde à lui prêter une liaison avec le marquis de Sade, liaison qui aurait précédé ou suivi son intimité avec Bazire, le député à l'Assemblée nationale et à la Convention. Sa popularité n'avait fait que s'accroître, et dans son logis du faubourg Saint-Honoré, au 273, tout auprès des Jacobins, elle continuait à grouper autour d'elle tous les chefs les plus puissants du parti révolutionnaire. Son ascendant sur la multitude s'était encore accentué, les honnêtes gens tremblaient à sa rencontre, et d'un geste elle faisait tomber les têtes ou les sauvait de la guillotine. Son image était partout, et sur les jeux de cartes eux-mêmes on voyait le portrait de la belle Liégeoise remplacer celui de la dame de pique, dans les cafés patriotiques, entre le duc d'Orléans, en roi, et Santerre, en valet.

Il n'est pas bien prouvé qu'elle ait pris part aux massacres de septembre, quoique Lamartine raconte que ce fut là qu'un singulier hasard lui fit rencontrer son premier amant, ce jeune gentilhomme qui l'avait séduite et abandonnée. Le malheureux, s'il faut l'en croire, implora son pardon, mais Théroigne se montra implacable envers celui qu'elle rendait responsable de ses malheurs et de ses crimes. La réponse qu'elle aurait faite à son amant me semble trop belle pour être vraisemblable.

On dit qu'elle se rendit elle-même dans la cour de l'Abbaye et qu'elle trancha la tête à l'infortuné, qu'on conduisait au tribunal de la prison.

Tous ces crimes cependant allaient trouver leur expiation, et la belle Liégeoise allait, comme les autres, devenir la victime des dangereuses passions qu'elle avait déchaînées. Soit qu'elle eût satisfait ses vengeances, soit qu'elle fût enfin lasse de tant de massacres, sa violence s'était apaisée, et elle tournait peu à peu au modérantisme. Adversaire déclarée maintenant de Robespierre, avec lequel elle avait rompu dès 1792, elle pactisait ouvertement avec Brissot, le député d'Eure-et-Loir, et les Girondins, dont elle professait les opinions et les principes. Déjà on l'avait accusée d'appartenir à la faction d'Orléans, et sa popularité en avait souffert; la scène du 31 mai allait la renverser brusquement du sanglant piédestal où l'avait élevée la faveur populaire.

Un matin qu'elle se promène sur la terrasse des Tuileries, elle est entourée tout à coup par une troupe de femmes appartenant au club de la Société fraternelle, qui la huent en l'appelant « Brissotine »; elle essaie sans succès de haranguer la foule qui la presse, gouailleuse et menaçante, elle se sent saisie brusquement par cette troupe de furies, et, tandis que l'une d'elles lui relève ses vêtements, les autres la fouettent, nue, à la vue de tous.

Ce flétrissant outrage lui arrache des rugissements de colère, mais ses cris et ses supplications ne font qu'exciter les rires des féroces mégères. Théroigne s'arrache hurlante de leurs mains, mais le supplice infamant qu'elle vient de subir a pour toujours égaré sa raison. La honte de voir châtier comme un enfant l'héroïne des grandes journées de juillet et d'août achève de troubler l'exaltation de son cerveau, elle est devenue folle.

Placée tout d'abord dans une maison du faubourg Saint-Marceau, on la voyait parfois appelant les passants à son secours et réclamant sa liberté lorsqu'un moment d'inattention de ses gardiens lui permettait de gagner une fenêtre. Pendant ses heures les plus lucides, elle écrivait à tous les personnages de la Révolution qui avaient été ses amis ou ses hôtes, mais une enquête sommaire suffit bientôt à les fixer tous sur l'état mental de la malheureuse, dont la démence avait encore empiré. On la transporta à l'Hôtel-Dieu, puis à la Salpêtrière, qu'elle quitta pour passer quelques années aux Petites-Maisons de la

rue de Sèvres. Enfin, elle rentra en 1807 à la Salpêtrière pour ne plus en sortir.

Dans son *Traité des Maladies mentales*, le docteur Esquirol nous a tracé un horrible tableau des dernières années de son existence.

Perpétuellement en proie à une agitation fébrile et à une colère furieuse, Théroigne, hantée par des souvenirs de sang et de massacres, injuriait tous ceux qui l'approchaient, en les accusant d'être des modérés et des royalistes, et les menaçant des vengeances du Comité de Salut public. Incapable de supporter le moindre vêtement, elle s'agitait sans cesse, entièrement dévêtue, sans même une chemise, dans son étroite cellule, les pieds nus sur les dalles de pierre qu'elle ne se lassait point d'arroser à grande eau.

Brûlée de feux intérieurs, on la voyait régulièrement inonder chaque matin et chaque soir la paille de son lit et s'étendre pendant de longues heures sur cette couche trempée. Les rigueurs des saisons ne changeaient rien à ce régime, et durant l'hiver elle n'hésitait pas à briser la glace pour se mouiller le corps et les pieds. C'est en vain qu'on avait voulu lui interdire ces étranges habitudes. Un jour, une de ses compagnes tenta de s'interposer, mais Théroigne la mordit avec tant de fureur qu'elle lui emporta un lambeau de chair. Vautrée sur le sol, marchant le plus souvent à quatre pattes, semblable à une bête immonde, elle se repaissait de ses excréments et de toutes les ordures qui traînaient sur le pavé de sa chambre, buvant à même dans la cour l'eau puante du ruisseau. Les visiteurs qui lui adressaient la parole ne recevaient point de réponse. « J'ai oublié », répondait-elle à toutes les questions, et si l'on insistait, un brusque « je ne vous connais pas » coupait court à toute autre demande.

A partir de 1810, son agitation semble se calmer ; on raconte même qu'à cette époque, un grand personnage qui avait joué jadis un rôle important sous la Terreur vint officiellement, par hasard, visiter la Salpêtrière. En l'apercevant tout à coup, une commotion secoua Théroigne tout entière, un éclair de raison illumina pour un instant son cerveau obscurci, et elle accabla d'injures le visiteur stupéfait, lui reprochant d'avoir abandonné le parti du peuple et le menaçant de la guillotine. L'ancien

conventionnel, devenu comte et haut fonctionnaire de l'Empire après avoir été membre assidu du « Club des Amis de la Loi », ne prolongea pas sa visite.

Vingt-quatre ans s'étaient écoulés depuis le jour où Théroigne avait vu sa raison sombrer sous le coup de la mortelle injure qui lui avait été infligée; la folle mangeait de bon appétit, jouissant d'une santé robuste, atteinte d'aucune infirmité, préoccupée tout le jour des importantes affaires qu'elle croyait toujours diriger.

Vers la fin d'avril 1817, une éruption violente lui couvrit tout le corps sans qu'elle voulût renoncer à ses ablutions ordinaires. Les boutons disparurent, mais une fièvre ardente se déclara sur-le-champ. Claquant des dents, enfoncée jusqu'au cou dans la paille humide de son lit, Théroigne se refusa bientôt à absorber aucune nourriture, et, après treize jours passés à l'infirmerie de la Salpêtrière, elle s'éteignait de faiblesse, le 9 juin 1817, sans avoir, un seul instant, recouvré la raison.

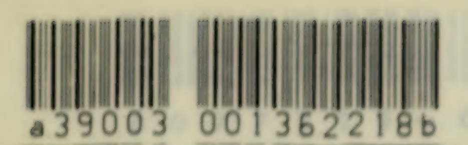
Son portrait authentique fait par Gabriel, à la Salpêtrière, vers 1816, sans qu'elle eût même, paraît-il, songé à s'y opposer, ne nous montre qu'une femme osseuse, aux traits forts, à l'œil dur, défigurée par les cheveux coupés ras. Rien ne subsiste plus de la gracieuse jeune fille du portrait du musée Carnavalet, avec sa physionomie coquette et mutine, et ses cheveux poudrés retenus par un ruban. La gravure de Chrétien, faite au physionotrace, quelques années plus tard, nous représente une jeune fille dans la plénitude de sa jeunesse et de sa beauté; elle est vêtue d'une robe de gaze rayée, et une légère coiffe de linon couvre à peine sa chevelure, qui se déroule en longues boucles; mais le regard alangui semble plein de mélancolie, et l'impression de tristesse est plus sensible encore dans le portrait aux deux crayons que je possède. Danlou l'a dessinée, coiffée d'un haut chapeau d'amazone, aux allures masculines, sur lequel s'enroule un flot de rubans tricolores. Mais la femme se retrouve avec le bonnet de dentelle, que le feutre de la coiffure dissimule à peine, et la mélancolie des yeux et du sourire semble faire croire qu'elle prévoit déjà les tristesses de l'avenir.

Un dernier portrait à la manière noire, dont Raffet, plus tard, a dû s'inspirer, existe à la Bibliothèque nationale; la physionomie a subi une complète métamorphose, l'expression du

visage de cette femme, au sein nu, coiffée d'un bonnet phrygien, est devenue presque féroce : c'est la déesse de la rue et du tumulte, qui va présider aux émeutes et aux massacres.

Telle fut la vie de cette malheureuse, dont le nom restera souillé par le souvenir de tant de scènes sanglantes; jetée dès son plus jeune âge dans une vie aventureuse, elle se trouva exposée à tous les contacts, et entraînée peu à peu à tous les excès; mais, en lisant les détails horribles des dernières années de son atroce existence, il est permis de supposer que le remords ne fut pas étranger à sa démence. Lorsqu'on la voyait, dans ses accès de rage, secouer les barreaux de sa cellule en réclamant à grands cris, à un peuple imaginaire, le sang de Suleau, elle était sans doute hantée par le souvenir de son crime, et, dans cette expiation terrible, qui se prolonge pendant près d'un quart de siècle, on croit apercevoir clairement le châtiment s'abattant sur cette « amazone de la Liberté dont le patriotisme était celui d'une Judith », et dont la beauté, pour emprunter le langage de Michelet, « vint enivrer d'une façon si complète la Révolution dans ses premiers jours ».

Versailles. — Imprimerie Aubert
6, avenue de Sceaux.


a39003 001362218b